

de nouveau ce fardeau trop lourd, ce rocher de Sisyphe dont le poids l'écrasait.

Et maintenant qu'il allait recommencer les allées et les venues d'une existence bizarre, anormale, ne ressemblant en rien aux existences uniformes des bons bourgeois dont il paraissait être, son fils ne s'étonnerait-il point quelque jour, et de l'étonnement ne passerait-il pas au soupçon ?

Une fois les soupçons en éveil, quo deviendrait le secret du passé, ce secret qu'il eût voulu enfermer dans une tombe, dût-il clore cette tombe avec son cadavre, s'il le fallait, pour la rendre inviolable à jamais !

N'était-ce pas effroyable pour cet homme injustement condamné, injustement flétri, portant au front une ineffaçable tache, et n'ayant à se reprocher qu'un acte de violence commis pour sauver son honneur ?

—Cui, se disait-il tout en marchant, il faut que j'éloigne Paul... c'est indispensable... le prétexte que m'a fourni le chef est excellent... Paul travaillera à la campagne où j'irai le voir le plus souvent possible... Il ne doit pas rester seul, ne fût-ce qu'un jour, dans notre appartement de la rue Saint-Louis-en-l'Île, où tout pourrait se découvrir si une indiscretion était commise...

« J'aurai recours, du reste, à des précautions sans bornes pour rendre impossible cette indiscretion... »

« Les agents recevront l'ordre de ne plus se présenter à mon logis et de n'y adresser aucune communication, sous quelque prétexte que ce soit... »

« On ne devra se mettre en rapport avec moi qu'au logement du boulevard Saint-Martin, loué par la préfecture. »

« Je prévienrai le chef en lui demandant pour cela une autorisation qu'il ne me refusera point... »

« De cette façon Paul pourra ne rien apprendre, ne rien soupçonner, jusqu'au moment où je serai libre !... Libre ! Oh ! ce jour-là, s'il arrive jamais, me payera de bien des souffrances, me fera oublier bien des tortures... »

Raymond, tout en monologuant, était arrivé rue Saint-Louis-en-l'Île, à la porte de sa maison.

Cette maison était un très vaste et très ancien hôtel, ayant appartenu à la famille de Tonnay-Charente.

Fromental en occupait le premier étage et vivait là seul avec son fils et une vieille domestique à son service depuis plus de trente ans et connaissant tous ses malheurs.

Active encore et infatigable malgré son grand âge, elle aimait le père et l'enfant comme si elle avait été de l'un la mère et de l'autre l'aïeule.

Tout était simple chez le père et chez le fils mais aussi d'une admirable propreté, grâce à Madeleine, (ainsi se nommait la vieille servante), qui pouvait damer le pion à une ménagère flamande.

Raymond, arrivé sur le palier du premier étage, mit la main dans sa poche pour prendre la clef de l'appartement et ne la trouva pas.

Troublé par la lettre qui l'appelait à la Préfecture, il avait oublié de la prendre en sortant.

Il sonna.

Ce fut Madeleine qui vint ouvrir.

À la vue du maître le visage de la vieille servante s'illumina.

—Paul est-il au logis ? demanda Fromental.

—Oui, monsieur Raymond, dans sa chambre...

—Seul ?

—Bien sûr qu'il est seul, le cher mignon... Monsieur Fabien de Chatelux n'est point venu le voir aujourd'hui... il travaille, et m'as bien recommandé de ne le pas déranger jusqu'à l'heure du dîner.

—Il faut suivre sa recommandation, Madeleine... Moi je vais aller serrer ces papiers dans mon cabinet.

Et il tira de sa poche la liasse de documents relatifs aux vols commis dans les bibliothèques.

Madeleine, en ce moment, fut frappée de visage défilé et de la voix altérée de Raymond.

—Mon Dieu ! mon cher maître, lui demanda-t-elle très bas, est-ce qu'il y a quelque chose qui ne va pas comme il faut ?

—Hélas ! ma pauvre Madeleine, je vais être obligé de reprendre le collier de misère !...

—Comment ça se peut-il ? s'écria la brave femme avec effroi. Vous aviez encore trois semaines de congé !

—J'ai été forcé d'y renoncer.

—Mais, seigneur mon Dieu, comment allez-vous faire avec l'enfant ici ? Naturellement il s'étonnera de vos sorties, de vos rentrées... Le moyen de lui expliquer tout ça ?

—Il n'y en a pas, aussi je prends le seul parti raisonnable.

—Lequel ?

—Celui de l'éloigner.

—L'éloigner ! répéta la servante devenue pâle en entendant prononcer ce mot.

—Oui, momentanément... J'ai conçu un projet, ma bonne Madeleine, et je compte que tu m'aideras à le faire accepter à Paul.

Les yeux de la vieille femme se remplirent de larmes.

—Vous allez me l'enlever, ce cher mignon ! balbutia-t-elle. A peine s'il est revenu, et il va repartir !

—Voyons... voyons, Madeleine, calme-toi... Pourquoi ces larmes ? Tu comprends bien que Paul ne peut rester dans cette maison, près de moi, si nous voulons continuer à lui cacher deux secrets funestes, celui du passé et celui du présent.

Madeleine sanglotait.

—Ah ! mon pauvre chère maître, fit-elle d'une voix à peine distincte, quand donc le bon Dieu nous prendra-t-il en pitié ?

—Bientôt.

—Vrai ?...

—Oui, j'en ai le ferme espoir... presque la certitude... Ainsi donc cesse de sangloter et essuie tes larmes...

—Je pleure malgré moi ! Songez-y donc mon cher maître, abandonner le pauvre enfant, frère et délicat comme il l'est

—Mais qui te parle de l'abandonner ? il n'est en aucune façon question de cela... je le verrai souvent, et toi tu ne le quitteras pas !...

—Je ne le quitterai pas... répéta Madeleine de l'air de quelqu'un qui entend, mais sans comprendre.

—Sans doute, puisque tu iras à la campagne avec lui.

—Mais vous ?

—Moi je resterai ici.

—Tout seul ?

—Certainement.

—Ah ! ça, par exemple, c'est impossible ! dit la vieille femme avec énergie.

—Comment, c'est impossible ?...

—Oui, mon cher maître... qui est-ce qui vous préparerait votre déjeuner, votre dîner ? Il faut bien que vous mangiez, n'est-ce pas ?

—Je mangerai au restaurant...

—Au restaurant ! Des nourritures malsaines ! des viandes trop cuites ou pas assez ! du poisson pas frais... Ça suffirait pour vous détruire la santé !...

—J'ai l'estomac solide.

—Il se détraquerait vite ! Et qui est-ce qui brosserait vos habits, cirerait vos chaussures, ferait votre lit ?

—Moi, parbleu !... et sois sûr que je m'en tirerais très bien.

—Ça serait du joli ! Non ! non ! Je suis votre servante, c'est pour vous servir, mon cher maître !...

—Voyons, ma bonne Madeleine, fit Raymond en prenant les mains de la digne créature, ne disons pas de folies et laissez-moi tranquillement agir... Paul est frère et délicat... il a besoin de repos, tout en travaillant. Le grand air de la campagne, l'exercice matinal, les longues promenades succédant aux heures d'études, lui feront un bien infini... Je compte sur quelques semaines de séjour aux champs pour lui donner la force qui lui manque... Tu veux me voir bientôt maître de ma vie, n'ayant plus rien à craindre du passé, n'est-ce pas ? Eh bien ! pour que ce bonheur m'arrive, il faut, non me contredire, mais abandonner dans mon sens lorsque je parlerai de cela à Paul, pour lui